

## LES PARADOXES DU POLAR ESPAGNOL

GEORGES TYRAS

Université de Grenoble III

Otra cosa sería, y muy peligrosa, que espíritus débiles, convencidos por los geómetras de que sí, de que existe una novela policiaca española, se lo creyeran y se dedicaran a escribir una novela policiaca a la española por las vías metodológicas del spaghetti western.

Manuel VÁZQUEZ MONTALBÁN

Produit conjoncturel s'il en fut, le polar espagnol est organiquement lié au contexte historique que l'on s'accorde à inscrire entre 1975 et 1982. Marqué, donc, par la transition démocratique – *Tatuaje*, de Manuel Vázquez Montalbán, en est le titre à la fois fondateur et emblématique<sup>1</sup> – le roman noir s'est en Espagne porté à merveille aussi longtemps que se consolidait le terreau socio-historique contextuel dont il se nourrissait. Et les romanciers autochtones ont ainsi eu une dizaine d'années pour rivaliser, en termes quantitatifs et qualitatifs, avec leurs modèles étrangers, anglo-saxons et français pour la plupart. Aujourd'hui, ce sont ces derniers qui constituent l'essentiel des recettes des éditeurs dans ce domaine

---

1 Barcelona, José Battlo, 1974 (Los libros de la frontera, Círculo Negro, 4). Réédition : Barcelona, Plaza y Janés, 1982, (El buho, 44 )

La llamada novela policiaca española no existe, ni siquiera comercialmente. Y que se lo pregunten si no a los editores que tomaron en serio su leyenda y crearon colecciones como los conquistadores españoles fundaban ciudades en el nuevo mundo <sup>1</sup>.

Le constat d'échec semble brutal, à la mesure de l'implacable lucidité de qui le dresse. Mais il convient sans doute de le nuancer par un autre constat, d'ordre littéraire : ce sont les traits constitutifs du polar espagnol qui fondent son actuelle inexistence. On apercevra, à l'issue d'un bref panorama du genre, à quel point le paradoxe, loi de la figure, n'est qu'apparent.

Contrairement à la France, accablée depuis longtemps d'une production massive et de qualité inégale, l'Espagne n'a jamais été une terre d'élection de cette littérature que d'aucuns qualifient, à juste titre parfois, de criminelle <sup>2</sup>.

Les balbutiements émis avant-guerre – avant la guerre civile s'entend – par un Agustín Elías ou un E. C. Delmar, dans la tradition des aventures fantastico-mystérieuses de Edgar Wallace, n'eurent guère d'écho, et s'il y eut, dans l'Espagne fraîchement franquiste, à côté des innombrables et inévitables traductions de l'anglo-

---

1 Manuel VÁZQUEZ MONTALBÁN, "Contra la novela policiaca", *Ínsula*, 512-513, agosto-septiembre 1989, p. 9.

Le jugement est excessif, sans doute, mais la polémique qu'il est susceptible de provoquer est saine. Malgré la raréfaction récente des titres originaux en langue espagnole, cause parmi d'autres du naufrage de Laia, les éditeurs continuent de publier de bien beaux textes. Pour ne parler que des maisons les plus dynamiques, Júcar, de Madrid, alimente sa collection *Etiqueta Negra*, dirigée par Paco Ignacio Taibo II, de grands succès internationaux et d'inédits espagnols, au rythme de trois volumes par mois. On lui doit récemment, (1987), la réédition de *Expediente Barcelona* de González Ledesma, texte de belle facture devenu introuvable. Si Planeta, le Gallimard espagnol, peut se permettre de se reposer sur les lauriers que lui tresse, épisode après épisode, la *Serie Carvalho* de "l'innommable", comme on l'appelait du temps de *Gimlet*, elle y ajoute néanmoins les succès de Pedro Casals ou de González Ledesma, encore. Ediciones B ne se contente pas d'exploiter le vieux fond Bruguera, mais sait prendre le risque de publier les impitoyables nouvelles de Juan Madrid (*Jungla*, 1988), ou le beau *Manual de Perdedores* (1988) de l'argentin Sasurain. Les Catalans ne sont pas en reste : Ediciones 62 et La Malgrana font preuve, quoique dans des domaines différents, d'un allant remarquable sous l'égide respectivement de Alex Broch et de Jaume Fuster lequel publie sous l'appellation *La Negra* les meilleures plumes catalanes : Pedrolo, Oliver, Serra, Torrent et.. Fuster.

2 Voir S. BENVENUTI, G. RIZZONI et M. LEBRUN, *Le Roman criminel (Histoires, auteurs, personnages)*, Nantes, L'Atalante, 1982 (Préface de Jean-Patrick Manchette). Il est hors de propos dans le cadre de ce travail de resservir la tarte à la crème des étiquettes génériques : policier, noir, polar, qu'importe le flacon !

américain, une production populaire indigène, les spécialistes s'accordent à ne lui concéder qu'un intérêt archéologique. Il faut toutefois reconnaître à l'écriture massive des années 40-50, la plupart du temps produite sous pseudonyme, un immense mérite. Celui, que souligne Francisco González Ledesma dans une approche tendre et pénétrante de "La prehistoria de la novela negra", d'avoir préparé, chez les auteurs autant que chez les lecteurs, un terrain qui ne demandera qu'à être fertilisé<sup>1</sup>.

Le déclin doit manifestement être daté de 1953. L'Espagne autarcique d'un Franco "Sentinelle de l'Occident" tire les bénéfices de la guerre froide, signe le Concordat avec le Vatican, ferme les yeux sur la corruption morale et économique. La spéculation des uns fait la misère des autres et la population courbe la tête, dans une atmosphère de crainte et d'angoisse. C'est cette atmosphère qui imprègne les pages de *El Inocente*, de Mario Lacruz<sup>2</sup>.

Rompant avec les canons du courant alors en vogue, le réalisme social, qui a produit par ailleurs tant d'œuvres fortes, Mario Lacruz fait s'affronter deux psychologies. Celle d'un être tourmenté qui ne se décide pas à accepter sa propre innocence, et celle d'un policier carriériste qui, pour asseoir son ascension, n'hésite pas à fabriquer une affaire. En nourrissant une intrigue policière minutieuse, narrée avec une froide élégance, d'une réflexion sur la culpabilité, l'absurdité de l'existence, l'impossibilité d'échapper à son destin, Mario Lacruz réconciliait d'un coup écriture policière, perspective socio-historique et prétention littéraire : le roman noir à l'espagnole recevait son acte de baptême.

Trop tôt sans doute, car il allait lui falloir encore quelques années pour s'affermir, marquées par la production plus nombreuse d'un Francisco García Pavón. Celui-ci met en scène, en une dizaine de livraisons, le chef de La Garde Municipale et le vétérinaire d'un petit village de La Manche, Tomelloso. Confrontés aux intrigues dérisoires et aux grandes douleurs d'une terre provinciale, Plinio et don Lotario sont en fait les instruments d'une étude *costumbrista*, c'est-à-dire axée sur les types humains, les us et coutumes, l'ambiance d'un morceau d'Espagne. Romans de mœurs sympathiques et d'une grande fraîcheur, les aventures du Garde Municipal

---

1 *Los Cuadernos del Norte*, n° 41, marzo-abril 1987, p. 10-14.

2 Barcelona, Luis de Caralt, 1953. Réédition : Barcelona, Bruguera, 1982 (*Libro amigo*, I502/908, *Novela negra*, 68).

indiquaient toutefois aux lettres policières espagnoles une direction conformiste qui eût été décevante <sup>1</sup>... L'histoire, du pays et de la littérature, en a décidé autrement.

Le grand tournant a lieu en 1974. Franco s'apprêtait à quitter ce monde et Manuel Vázquez Montalbán faisait irruption dans la république du polar conventionnel avec un drôle de roman, qui portait le titre d'une vieille complainte populaire. *Tatuaje*, ou comment "je suis né pour révolutionner l'enfer", ou encore comment un privé barcelonais d'origine galicienne, amant passif et gourmet exigeant, ex-agent de la CIA et ancien militant communiste, fin lettré et sociologue désabusé, devait enquêter aux Pays-Bas pour mieux y disséquer le cadavre encore remuant de l'Espagne fasciste. Puisque la littérature pouvait se mettre à pratiquer l'accusation des procédés policiers – en les parant, ultime censure oblige, d'oripeaux hollandais – c'est que la libéra(lisa)tion était en point de mire. Vázquez Montalbán et Pepe Carvalho venaient magistralement de montrer le chemin d'un nouveau réalisme critique : désormais, il y aura avant et après *Tatuaje*. <sup>2</sup>

Avant et après Franco aussi, bien sûr, puisque l'Espagne, après quarante années d'obscurantisme totalitaire, accédait au rang de puissance capitaliste avancée, pratiquement sans transition. En deux temps, en fait, dont le premier est justement celui de la "transition démocratique", conduite, à la grande surprise du monde occidental, par le monarque adoptif, entre 1975 et 1982, date à laquelle les socialistes remportent les élections générales. Tout cela ne va pas sans changements, politiques et économiques évidemment, mais aussi sociaux, mentaux. Et le bouleversement est si profond qu'il fonde une nouvelle esthétique, dont la littérature n'est qu'un aspect.

Il est légitime de parler de roman noir espagnol dans la mesure où le genre fait, au rythme de l'évolution du pays et en même temps que les lecteurs, l'apprentissage d'une mythologie nouvelle de la liberté, dont il tient la chronique : le genre noir est au fond un prolongement amplifié, mis en texte littéraire, de l'investigation journalistique :

El universo de héroes y antihéroes, de acontecimientos heroicos y antiheroicos, de marcos cotidianos, de miedos urbanos y de bajas pasiones que

---

1 Francisco GARCÍA PAVÓN a remporté le Premio de la Crítica 1968 avec *El reinado de Witiza* (Barcelona, Destino, 1968) et le Premio Nadal 1969 avec *Las hermanas coloradas* (*Ibid.* 1969).

2 Voir G. TYRAS, "*Tatuaje* : les marques typologiques d'un projet romanesque", *Tigre 2*, octobre 1985, p. 157- 173.

## Les paradoxes du polar espagnol

se ofrece en estas novelas coincide en todos sus aspectos con la lectura diaria de la prensa

déclare Andreu Martín <sup>1</sup>. On ne s'étonnera pas, dès lors, de constater que bien des écrivains "noirs" sont, ou ont été, journalistes : de Moreno Cuñat à González Ledesma, la liste serait longue à dresser.

Beaucoup sont également catalans bien que des noms comme Pérez Merinero (Séville) ou Ibáñez García (Santander) sonnent comme autant d'heureuses exceptions. Et le théâtre privilégié des aventures détectivesques reste Barcelone, même si Madrid a la part belle grâce à l'auteur du même nom. C'est que, de la même façon que la démocratie autorise la pesée critique des structures de pouvoir, c'est la concentration urbaine, produit du développement industriel, qui génère les formes les plus variées de délinquance, celle des marlous de bas-quartiers d'un Juan Madrid, comme celle des financiers de haut vol d'un Pedro Casals. Riche d'une longue tradition de citée industrielle et cosmopolite, habituée aussi de longue date à l'opposition politique régionaliste, de surcroît ville portuaire parmi les plus importantes d'Europe, Barcelone était prédestinée au rôle de décor noir, et elle fournit son label à bien des titres : *Expediente Barcelona* (González Ledesma), *Barcelona negra* (J. L. Muñoz), *Barcelona Connection* (A. Martín) <sup>2</sup>

Il faut d'ailleurs rappeler le rôle pionnier joué, dans ce domaine, par la production catalane au sens linguistique du terme. Indépendamment des fondations jetées par un Tasis ou un Pedrolo, il n'est tout de même pas dénué de signification que l'un des premiers romans espagnols considérés comme relevant du genre noir ait été écrit en catalan. *De mica en mica s'omple la pica*, de Jaume Fuster, analyse sans concession des rouages de la société barcelonaise à la fin du franquisme, est antérieur de deux ans à *Tatuaje*, et attendra 1980 pour être traduit en castillan sous le titre *El procedimiento*.

Dernière caractéristique, enfin, du genre ibérique : ses représentants, qui se révèlent à l'écriture après la mort du *caudillo*, ont à peu près tous, à des degrés divers, milité dans les rangs de l'opposition. Sans doute le cas de Manuel Vázquez Montalbán est-il à cet égard le plus représentatif, mais les figures d'un Juan Madrid ou d'un José Martínez Reverte ne sont pas moins exemplaires. Le roman noir

---

1 "Género negro, género claro", *El Urugallo* n° 9-10, enero-febrero 1987, p. 27-28.

2 Pour l'ensemble des titres dorénavant cités, se reporter à G. TYRAS, "Le polar dans l'Espagne démocratique : essai de bibliographie", *M. Vazquez Montalban et le roman noir espagnol*, *Hard-Boiled Dicks*, n° 20-21, octobre 1987, p. 29-40

espagnol est donc, pour l'essentiel, idéologiquement lié à la gauche, dont il reflète les aspirations, les vicissitudes, et également, en particulier après l'accession du PSOE (Partido Socialista Obrero Español) au pouvoir en 1982, les impuissances et les désillusions.

L'ensemble de ces facteurs socio-historiques spécifiques à l'Espagne fait que le roman qu'elle produit est un genre totalement exempt de gratuité.

Depuis Martínez Reverte, qui explore les dessous d'un fameux scandale immobilier de la période franquiste (*Demasiado para Gálvez*, 1979), ou s'interroge avec humour sur les mécanismes de l'impôt révolutionnaire au Pays Basque (*Gálvez en Euskadi*, 1983), jusqu'à González Ledesma, qui ausculte les rapports entre classes possédantes et milieux terroristes de gauche (*Expediente Barcelona*, 1983), ou dépeint la dégradation, à valeur de métaphore sociohistorique, d'une grande famille de la bourgeoisie catalane (*Crónica sentimental en rojo*, 1984), en passant par chacun des textes de Vázquez Montalbán, dont l'un des propos avoués a toujours été "la description d'un fragment, d'une part de la réalité [...]. La totalité [étant] la description de tout le processus de transition" <sup>1</sup>, les écrivains noirs souscrivent à peu près tous à cette définition : le genre espagnol se définit, au fur et à mesure qu'il se constitue, en fonction de l'évolution de la réalité nationale qui le sous-tend.

Que le roman noir outre-pyrénéen se soit placé sous le signe d'un questionnement du réel, Eduardo Mendoza l'a parfaitement formulé :

Yo creo que el que escribe novelas trata de reproducir la realidad que percibe con ánimo no de explicarla, sino de plantearla con todo lo que tiene de perplejidad y de confusión, duda, temor, explicar como uno ve las cosas, pero sobre todo como uno no entiende las cosas <sup>2</sup>.

Il n'en est que plus remarquable que l'écrivain catalan, en deux textes féroce-ment jubilatoires (*El misterio de la cripta embrujada* 1979 ; *El laberinto de las aceitunas*, 1982) ait fait passer son scepticisme par une totale transmutation du matériau littéraire. Que l'écriture policière soit capable de sécréter sa propre parodie, de pratiquer sa propre dérision est le signe – à rapprocher de celui, adressé par un Pérez Merinero, que constitue le rejet des valeurs (pas des codes) génériques – d'une indiscutable plénitude. De fait, les romanciers espagnols les plus matures se sont montrés capables de faire voler en éclats les schémas de la tradition générique par

---

1 "Montalbán, une écriture sous influence", propos recueillis par Jean-Jacques Chiquelin, *Libération*, 5-6 février 1983.

2 M. VIDAL SANTOS, "Interrogatorio" *Gimlet*, n° 8, octobre 1981 p. 20-21.

l'apport de courants littéraires spécifiquement hispaniques : roman picaresque, *esperpento* à la Valle-Inclán ou chronique urbaine du réalisme social. Il en est résulté une prose novatrice, marquée du sceau de la remise en cause, et de cet humour de la dérision qui est le propre des espagnols. Qu'outre cette dimension littéraire, l'écriture noire passe par une mise en perspective des données socio-historiques, à tous égards profondément originales, de l'Espagne de ces quinze dernières années, lui confère une acuité, un poids qui la rapprochent d'un Jean-François Vilar où d'un Didier Daenincks. C'est dire que si le genre espagnol n'est pas forcément noir à l'américaine (mais qui le souhaite ?), il prend rang désormais parmi les meilleures productions européennes<sup>1</sup>.

Or, et c'est là qu'intervient le plaisir du paradoxe, dès lors que le roman noir parvient à fondre renouvellement de ses moyens d'expression et traitement novateur de ses thèmes de prédilection, il perd son épithète accoutumé

Est-ce que ça ne vous ennuie pas d'être dans un ghetto ? demandait-on à Manchette il y a une dizaine d'années. "C'est la littérature blanche qui est un ghetto", répondait à peu près l'écrivain. Il annonçait le temps où elle se nourrirait de fiction noire ou policière [...] 2

La nécessité historique a voulu qu'en Espagne, le polar soit devenu majeur dans le même temps où le débat littéraire entre les tenants d'une écriture expérimentaliste et formelle et ceux d'un discours réaliste au service d'un regard critique sur la société basculait définitivement en faveur de ces derniers

La mejor aportación de la novela negra a la novela española a secas y actual ha sido el injerto de poética realista superadora de todos los realismos viciados y agotados<sup>3</sup>.

S'il est vrai, comme le montre Santos Alonso dans une étude récente, que le genre romanesque issu de la transition se caractérise par la récupération du plaisir de raconter et par la tendance fondamentale à l'interrogation de passé, la rencontre avec le polar était inévitable<sup>4</sup>. De cette croisée de divers chemin, un texte de Juan Marsé paru naguère est sans doute exemplaire. Dans *Ronda del Guinardó*, en effet, la progression narrative va de pair avec le progrès de l'affaire policière, qui ne se résout

---

1 G. TYRAS, " Madrid : trilogie à l'américaine ?", *813, les amis de la littérature policière*, n°23, avril 1988

2 M. ALPHAND, "Le noir saigné à blanc", *Libération*, jeudi 19 octobre 1989, p.21-23.

3 M. VÁZQUEZ MONTALBÁN, "Contra la novela ...", art. cit.

4 "La transición: hacia una nueva novela", *Insula*, n° 512-513, agosto-septiembre 1989, p. II-12.

Georges TYRAS

à son tour que par l'emprunt des "voix (voies) de la mémoire" <sup>1</sup>. Osmose parfaite d'ingrédients pour un roman que l'on se refuse à affubler d'une quelconque couleur.

Roman de la transition, le roman noir espagnol marquait bien la transition vers un nouveau roman.

---

<sup>1</sup> Titre d'un article de Jean Tena consacré à *Ronda del Guinardó* et *Teniente Bravo* de Juan Marsé, Les cahiers du CRIAR n° 8, 1988, p. 123-135.